

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

XLVI

LA POÉSIE CHINOISE

PRINCIPAUX OUVRAGES

DE M. C. IMBAULT-HUART

Recueil de document sur l'Asie Centrale, traduits du chinois, 1 vol. in-8°, avec cartes. Paris, Ernest Leroux, 1881, (forme le tome XVI des Publications de l'Ecole des Langues Orientales vivantes de Paris),

Les Instructions familières du Dr Tchou Pô-lou, traité de morale pratique publié pour la première fois avec deux traductions françaises, etc. 1 vol. in-8°, Péking-Paris, Ernest Leroux, 1881.

Anecdotes, historiettes et bons mots en chinois parlé, publiés pour la première fois avec une traduction française et des notes explicatives, 1 vol. in-12, Péking-Paris, Ernest-Leroux, 1882.

Sous presse.

Manuel pratique de la langue chinoise parlée : *Premier volume*, comprenant : 1° les principes généraux de la langue chinoise parlée suivis d'exercices d'analyse chinoise ; 2° des phrases usuelles et des dialogues faciles ; 3° un recueil des mots les plus usités, classés par matières ; 4° une liste alphabétique des locutions françaises les plus communes ; 5° des appendices renfermant des notions pratiques utiles aux commençants.

Chinois loo-tes, loo-tes.

LA

POÉSIE CHINOISE

DU XIV^e AU XIX^e SIÈCLE

EXTRAITS DES POÈTES CHINOIS

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS

Accompagnés de notes littéraires, philologiques, historiques

ET DE

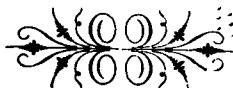
NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR

Comille
C^o IMBAULT-HUART

Vice Consul de France

Membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Chang-haï, etc , etc



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1886 *cv*
—



4479

AMERICAN LIBRARY ASSOCIATION
LIBRARY



INTRODUCTION

Les vers furent partout les premiers
enfants du génie.

CETTE parole de Voltaire est une
vérité universelle : elle peut s'ap-
pliquer aussi bien à l'Orient qu'à l'Occi-
dent, au nouveau monde qu'à l'ancien.
Dans tous les pays, l'homme a commencé
d'exprimer en vers ses sentiments et ses
pensées; chez tous les peuples, la poésie
a montré le chemin à la prose et lui a
frayé la voie. Ce fut en vers qu'Orphée, Li-

nus et Musée dictèrent les premières lois, qu'Hésiode donna ses premières leçons d'agriculture, qu'Homère chanta, dans un monument aere perennius, les combats de la Grèce contre l'Asie, les lutttes de la civilisation contre la barbarie. Ce fut également en vers que la plupart des grands moralistes de l'antiquité classique et religieuse formulèrent leurs préceptes et leurs doctrines.

En Chine, il en a été de même, car la destinée de l'esprit humain n'a jamais varié; là aussi, la poésie a précédé la prose : le plus ancien monument littéraire chinois que nous possédions est un recueil de vieilles et naïves chansons, le Che-King ou Livre des Odes, compilé par Confucius : ce livre canonique nous ouvre une pensée sur la vie, les coutumes, les opinions et la civilisation des anciens chinois et nous éclaire singulièrement sur l'état du pays plus de dix siècles avant l'ère chrétienne, et tout ensemble, nous montre la langue chinoise à sa naissance, presque informe et diffuse dans son berceau, embryon d'où sortirent plus tard, ciselés par Confucius et ses dis-

ciples, les modèles de la vraie prose.

Cette préséance et cette influence de la poésie sur la prose s'expliquent aisément partout ailleurs : en Chine, elle ne laisse pas que d'étonner. L'esprit chinois est avant tout positif, pratique ; il considère surtout le côté matériel de l'existence ; il ne semble nullement prédisposé aux spéculations poétiques. Le propulseur de tout chinois, le mobile de ses actions, c'est l'auri vana fames : l'intérêt étouffe en lui les bons sentiments, il anéantirait son cœur même, s'il en avait un. Et cependant, chose curieuse, la poésie est innée chez le chinois : des pensées élevées et nobles, des aspirations soudaines vers le beau, le bien et le vrai, coudoient en lui des principes profondément égoïstes et intéressés. Ainsi le chinois aime la nature : il se plaît à contempler les fleurs, la neige, les nuages ; à se promener le long des ruisseaux et des rivières, à regarder l'eau couler et les poissons s'y jouer ; il prend plaisir à gravir les collines pour jouir du panorama, à boire du vin à l'ombre des bambous et des saules : à écouter les oiseaux

gazouiller dans le feuillage, etc. Quelquefois, il est surpris à penser à la personne aimée et à chanter l'amour; mais l'amour chinois n'est jamais idéal, jamais platonique : il implique toujours la possession de l'objet aimé. Plus rarement encore, le chinois émet quelques vagues idées de patriotisme, esquisses rapides d'un sentiment qu'il ne peut comprendre dans toute sa grandeur.

Ce rapprochement bizarre, dans le même esprit, de principes si opposés ne manque pas de choquer et d'étonner le penseur : on peut se demander avec raison comment il est possible qu'il existe. Il serait peut-être donné au phrénologiste de trouver la solution de ce problème humain dans la conformation du crâne chinois, dans la quantité relativement peu considérable de cervelle qu'il renferme : Montesquieu en aurait certainement découvert la clef dans l'influence des climats, toute puissante selon lui. Quant à nous, contentons-nous de constater et de signaler cette lutte étrange de la poésie et de la prose dans l'esprit chinois.

L'instinct poétique que nous venons de


mettre au jour explique l'estime en laquelle la poésie a toujours été tenue en Chine. Cinq siècles avant l'ère chrétienne, Confucius recommandait celle-ci à ses disciple et s'écriait : « Elevons notre esprit par la lecture du Livre des Odes! »¹ Pour lui, la poésie était la base de la science : lui-même avait étudié les anciennes chansons avant que de songer à mouler en prose ses maximes de morale et de philosophie pratique. En Occident Platon et Cicéron ont de même commencé par faire des vers, et ne sont devenus prosateurs modèles qu'après avoir été poètes : leurs premiers essais poétiques, tout médiocres qu'ils aient été, ne leur servirent pas moins à élargir leur pensée et à former leur style.

Suivant religieusement le précepte du Maître des Maîtres, ainsi qu'ils appellent Confucius, les écrivains chinois ont de toute antiquité sacrifié aux Muses. En Chine, tout lettré a toujours été doublé

1. Loun-yu, Morceaux de controverse de Confucius, part. I, chap. viii, § 8.

d'un poète. A dire vrai, le temps a fait justice d'uu grand nombre de ces versifications, parfois illustrés par le caprice d'un moment ou d'une génération : mais cependant, ceux qui ont mérité, aux yeux des chinois, de passer à la postérité, composent une légion considérable.

La quantité innombrable des recueils poétiques (quelques-uns seulement ont été admis dans la Bibliothèque de K'ien-loung) ne manque pas d'étonner, et le sinologue est comme effrayé quand il voit s'étendre devant lui le vaste champ de la poésie chinoise : il ne sait trop quelles limites imposer à son étude, et, surtout, il hésite à faire un choix parmi les milliers de pièces éparses sous ses yeux. Si, dans ce dessein, il se fie au goût des indigènes, s'il n'aborde que les morceaux regardés comme sublimes par les chinois, il fera fausse route. Trop souvent, ceux-ci ne sont appréciés que pour l'accumulation plus ou moins heureuse de difficultés et de tours de force littéraires : pour nous autres européens, il paraissent insipides. Au lieu d'y trouver l'élévation des pensées et les délicatesse des figures



qui font le charme de toute poésie, nous nous y heurtons à des idées ténébreuses, mi-voilées sous un rideau de fleurs de rhétorique difficiles à entendre. Celui qui veut s'adonner à la poésie chinoise et la faire connaître à ses compatriotes doit donc s'abandonner à son propre goût, à son propre jugement : sa tâche doit être de butiner ici et là et de se faire son bouquet à sa guise.

Les fleurs qu'il peut cueillir sont d'ailleurs des plus variées : le poète chinois aborde en effet tous les sujets ; il prend son bien où il le trouve ; tous les genres lui plaisent. Tour à tour il est Lucrèce, Catulle, Virgile, Horace ou Juvénal ; en se jouant, il passe du sérieux au plaisant, du grave à l'aimable, de la franchise à l'ironie, du badinage à la satire ; rien ne l'arrête. Aussi le poète Han Yu, de la Pléiade du T'ang, l'a-t-il comparé à l'abeille qui recueille sur toutes les plantes le suc dont elle forme le miel¹.

1. Ce passage nous remet en mémoire ce mot du poète allemand Maentzel : « La poésie est comme le papillon sur la fleur du monde. »

II

Pour ne pas se perdre dans le dédale des poésies chinoises, il est de toute nécessité de classer celles-ci selon un ordre quelconque; historiquement nous les diviserons en trois grandes époques : l'époque classique, l'époque de la renaissance et l'époque moderne.

A l'époque classique appartiennent le Che-King ou Livre des Odes, un des cinq canoniques; les anciens hymnes et les vieilles chansons naïves et enfantines des premiers âges. Ces monuments impérissables forment pour ainsi dire la clef de toute la poésie chinoise.

Pendant la seconde époque, que nous appellerons l'ère de la renaissance, la poésie chinoise fut à son apogée; la muse brilla dans tout son éclat. Ce fut le siècle d'Auguste en Chine : les plus célèbres poètes qui dominent cette époque, les Li T'aï-pé, les T'ou Fou, les Han yu, eu-

rent la gloire de fixer définitivement les règles de la poésie chinoise ¹; ils fleurirent sous la dynastie des T'ang dont tous les souverains puissants à l'extérieur, tranquilles à l'intérieur, ne cessèrent d'encourager les arts et les belles-lettres.

Enfin l'époque moderne embrasse un espace de près de huit siècles, de la fin de la dynastie des Soung (xii^e siècle) jusqu'à nos jours. Durant ce temps nous voyons de vrais poètes lutter contre le commencement de la décadence poétique de la Chine, et chercher à arracher la poésie à la vulgarité, à la fausse érudition, au clinquant superficiel : ceux-là sont en petit nombre, mais ils ont certes bien mérité des Muses chinoises par leur courage et leur tenacité à se débattre au milieu de leurs contemporains. Eux encore s'élèvent au-dessus de la tourbe actuelle de versificateurs qui n'ont ni inspiration, ni idée, ni imagination et qui n'ont en

1. L'illustre Yuan Tseu-ts'ai, poète et homme de lettres contemporain de K'ien-loung et de Kia-K'ing, dont on trouvera quelques pièces dans ce volume, disait lui-même : « le domaine de la poésie est vaste ! »

vue que de faire des vers corrects pour réussir aux examens littéraires ¹.

De ces trois époques, les deux premières surtout ont été étudiées par les sinologues : Ainsi le Che-King a été traduit et commenté en différentes langues, en anglais, en latin, en français ²; *les poésies de l'époque des T'ang ont été en partie rendues en français et en allemand, etc.* ³ *la troisième a été singulièrement négligé : A part l'insipide poème*

1. Yuan Tseu-ts'ai s'est souvent élevé contre la tendance de ses contemporains à se faire un marche-pied de la littérature pour parvenir aux honneurs et à la fortune : « De nos jours, s'écriait-il dans son recueil de notes et de critiques intitulé *Ché-houa Pou y*, on ne prend de leçons d'un maître que dans le dessein unique de réussir aux examens ; puis, quand on a réussi, on est comme le pêcheur qui oublie le filet après avoir pris le poisson (allusion à un passage du *Nanhoua King* de Tchouang-tseu : voir les Instructions du Dr Tchou Pô-lou, que nous avons traduites en français, p. 73). » Yuan Tseu-ts'ai avait en effet pour les Belles-lettres un amour tout désintéressé : il *travaillait pour la gloire* et n'admettait pas qu'un *sordide gain* pût être l'objet d'un écrivain.

2. En anglais par Legge, *Chinese classics* ; en latin par les PP. Lacharme et Zottoli ; en français par G. Pauthier.

3 *Les poésies de l'époque des T'ang*, par le marquis d'Hervey de Saint-Denys ; *Ueber zwei Sammlungen*, par J. H. Plath. (Cf. Cordier *Bibliotheca Sinica*, col. 828.)

descriptif de Moukden, dû au pinceau de l'empereur K'ien-loung ¹, on n'a guère fait passer dans nos langues que des chansons, des romances ou morceaux populaires ² : ces fragments et lambeaux, épars çà et là, ne peuvent permettre d'avoir une idée juste de la Muse chinoise de notre siècle. Jusqu'à cette heure, les savants semblent avoir regardé avec le mépris le plus profond la véritable poésie moderne.

Quiconque connaît tant soit peu l'histoire littéraire de la Chine s'explique facilement ce dédain. Du petit au grand, tout dans ce pays n'est qu'un pastiche de l'antiquité. Les temps anciens constituent son âge d'or : ce qui s'est fait à l'époque de Yu le Grand, de Yaô, de Choun, de Confucius, doit se faire encore aujourd'hui ³.

1. Traduit par le P. Amiot au siècle dernier.

2. Voir les ouvrages de Carter Stent et la *Chine familière et galante* de Jules Arène.

3. Qu'on nous permette de citer en passant les paroles suivantes de Bossuet au sujet de l'Égypte; elles s'appliquent aussi admirablement à la Chine : « Une coutume nouvelle y était un prodige : tout s'y faisait toujours de même, et l'exactitude qu'on y avait à garder les petites choses, maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de

Ainsi raisonne et parle tout bon patriote chinois : en industrie, en mécanique, en art militaire, en diplomatie, comme en littérature, il faut s'appliquer à imiter scrupuleusement les anciens. A ce prix seul on peut réussir. On n'écrit bien en chinois, avons-nous dit ailleurs¹, que si l'on se rapproche le plus possible du style antique, et celui qui, d'expressions et d'allusions cueillies à droite et à gauche dans les canoniques, les classiques et les meilleurs ouvrages postérieurs, arrive à faire une sorte de mosaïque dont les raccords ne sont plus perceptibles à l'œil, celui-là fait preuve d'une vaste érudition et est réputé un maître dans l'art d'écrire. De même que les prosateurs se sont toujours efforcés et s'efforcent encore de modeler leurs productions sur les immortels écrits de Confucius et de ses disciples, de même les poètes ont fait et font aujourd'hui même

peuple qui ait conservé plus longtemps ses usages et ses lois (*Discours sur l'Histoire Universelle, Révolutions des Empires*, Chap. 11). »

1. *Les Instructions familières du D^r Tchou Pó-lou*, préface, p. XIII.

*tous leurs efforts pour imiter les vers du
Livre des Odes et de l'époque des T'ang¹.*

1. Le meilleur conseil que Yuan Tseu-ts'ai croyait pouvoir donner à ceux qui veulent faire des vers était d'étudier les anciens : « Il n'y a personne, disait-il, qui puisse faire des vers sans avoir étudié les anciens (*Souei yuan che houa*, livre II) », et il recommandait la lecture assidue et intelligente des œuvres de quatre grands poètes : Li T'ai, e, Tou Fou, Han-yu de la pléiade des T'ang, et Sou Toun-pô, de la dynastie des Soung : il les citait à tout propos comme des modèles. Cependant, il ne voulait pas qu'on se bornât à les imiter seulement : il désirait qu'on eût en soi, comme parle Montaigne, une « condition aucunement singeresse et imitatrice », une condition intelligente et judicieuse : « Ceux qui ont étudié avec succès doivent être comme les pêcheurs qui, après avoir pris le poisson, oublient le filet dont ils se sont servi (*Souei-yuan Che houa*, livre II) » c'est-à-dire qu'une fois qu'on s'est nourri des anciens, il faut les écarter de soi et n'employer leurs expressions que pour émettre de nouvelles idées, en un mot pour créer, sans s'astreindre à les calquer pas à pas. La même manière de voir a été exprimée en vers par André de Chénier, lui-même ardent disciple des anciens :

Je lui montrerai l'art ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien...
Tantôt chez un auteur, j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi, souvent entrelacée,
Mes images, mon tour jeune et frais ornement ;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre,

On sait, au reste, qu'un choix des poésies des T'ang,

Dans le Che-King, nous voyons la poésie chinoise à peine éclore : sa voie n'est pas encore tracée ; elle est hésitante, étonnée ; parfois hardie, le plus souvent abandonnée. A travers les siècles qui suivirent le temps de Confucius, on en observe le développement progressif, mais lent et mesuré : déjà elle est plus sûre d'elle-même, déjà elle marche avec moins de crainte et laisse apparaître les principes d'où plus tard doivent naître les règles prosodiques. Sous la dynastie des T'ang, on la voit prendre tout à coup son essor et s'élever à une hauteur depuis inaccessible. Sans s'astreindre, en effet, à suivre pas à pas leurs devanciers, les chefs de l'Ecole poétique des T'ang entrèrent plus d'une fois dans la voie de l'innovation et surent principalement donner à leurs pensées un vivant d'expres-

ad usum Delphini, est religieusement mis entre les mains des écoliers pour leur apprendre à faire des vers, pour exercer leur mémoire et former leur goût : L'estime que la *gent lettrée* professe pour ce recueil populaire, a été formulée dans le dicton suivant :

Lisez les trois cents stances des T'ang :

Alors seulement vous pourrez faire des vers.

sion et une teinte de coloris qu'on chercherait en vain ailleurs. Ils eurent le mérite et l'honneur de fixer la poésie d'une façon définitive, de la discipliner, et d'en établir à jamais les règles. Li T'aï pe, Tou Fou, et les satellites moins brillants qui forment leur cortège, ont eu, chez les chinois, le même sort que Corneille, La Fontaine et Molière chez nous : Ils sont devenus classiques ; leurs œuvres sont restées de véritables modèles que les « Nourrissons postérieurs des Muses chinoises » n'ont pas cessé un seul instant de lire et d'étudier, et n'ont jamais manqué d'imiter avec plus ou moins de succès.

Sans aller jusqu'à prétendre d'une manière absolue que la poésie des T'ang a été à la poésie moderne ce que la Grecque fut à la latine, on pourrait cependant, pour mieux faire sentir les attaches qui lient la première à la seconde, employer avec quelque raison la spirituelle et pittoresque expression que Victor Hugo appliquait naguères à Virgile par rapport à Homère, et dire que l'une est pour ainsi dire la lune de l'autre. Imiter le

style et la facture des morceaux poétique de T'ang a été un devoir sacré pour tous les poètes qui ont fleuri depuis cette grande époque littéraire jusqu'à nos jours. Mais entendons-nous : l'imitation n'est pas une ; elle a des degrés : si elle a été servile et infertile pour certains poètes sans inspiration, sans imagination, sans talent, destinés à être emportés sans merci, tôt ou tard, par la vague des ans, elle a été libre et fructueuse pour un grand nombre de génies poétiques qui ne se sont pas attachés à la lettre des modèles et qui, sans produire un calque plus ou moins exact, n'ont mis dans leurs vers qu'un pâle reflet des chefs-d'œuvres de la grande époque. Les premiers n'ont vécu qu'un moment ; l'engoûment qui avait pu les accueillir s'est vite éteint ; ils ont disparu de la scène littéraire ; les seconds, au contraire, déjà célèbres de leur vivant et dignes, en tous points de leur renommée, ont mérité des suffrages de la postérité et ont eu leurs noms inscrits au livre d'or de la poésie chinoise. Mais, qu'on ne l'oublie pas, l'influence des Maîtres des T'ang s'est fait sentir sur les uns

aussi bien que sur les autres, et, si elle n'a pas toujours porté de véritables fruits, elle n'en a pas moins rayonné sur tous.

On comprend dès lors comment les savants ont été fatalement attirés vers la poésie purement classique et celle de la renaissance, et pourquoi ils en ont fait d'abord passer les principaux monuments dans les langues européennes : il fallait connaître les modèles avant que de songer à aborder les imitateurs; il était de toute nécessité de traduire Homère avant que de feuilleter Virgile. Si on désire se livrer à l'étude de la poésie chinoise, on doit, en effet, commencer par la lecture du Che-King, de Li T'aï-pe et de Tou Fou : autrement, l'on ne serait jamais sûr d'en comprendre les finesses et les allusions. La science sinologique peut donc justement remercier les savants d'avoir entrepris de faire connaître en Europe ces modèles poétiques; mais elle ne saurait manquer d'être surprise, à bon droit, qu'ils se soient arrêtés brusquement dans le chemin où ils avaient fait leurs premiers pas, et qu'ils aient pu penser que

les poètes modernes ne méritaient pas l'honneur d'être traduits.

En effet si, chez nous, on admire les maîtres de la poésie latine du temps de César et d'Auguste, on n'en goûte pas moins les auteurs de la décadence; de même, en Chine, on vénère en classiques Tou Fou et Li T'aï-pe, on les prend comme modèle de style et d'élégance mais on ne se lasse pas toutefois de lire et de relire les jolies pièces dues aux pinceaux brillants de Sou Che ou Sou TOUNG-pô, de la dynastie des SOUNG (1036-1101) des empereurs K'ang-Hi, Young-tcheng, K'ien-loung et de Yuan Tseu-ts'aï, l'un des plus illustres écrivains de la dynastie actuelle. A notre sens, les poètes de l'époque moderne ont donc autant de droits à être connus en Europe que ceux des deux autres périodes.

Frappé du peu d'estime que l'on semble avoir eu jusqu'à présent à l'égard des modernes, nous avons entrepris de les réhabiliter aux yeux du monde savant. Déjà, dans un mémoire récent ¹, nous

1. Un poète chinois du XVIII^e siècle : Yuan Tseu-ts'aï,

avons mis au jour l'œuvre importante de Yuan Tseu-ts'aï et indiqué les traits les plus saillants et les plus expressifs de la physionomie littéraire et morale de ce grand écrivain. Dans les pages qui suivent nous avons eu dessein de grouper, comme dans un tableau, les principales figures poétiques qui ont apparu du xiv^e au xix^e siècle et de mettre le lecteur, par des extraits, des analyses et des appréciations de leurs œuvres, à même de juger sainement et en connaissance de cause de la poésie de ces six siècles.

On s'étonnera peut être de ce que la liste de nos élus ne soit pas plus longue : nous répondrons qu'en la composant nous nous sommes inspirés du précepte de notre bon La Fontaine :

Loin d'épuiser une matière
On n'en doit prendre que la fleur.

Notre intention a été, en effet, d'ex-

sa vie, ses œuvres ; le résumé de ce travail a été lu devant la Société Asiatique de Changhaï le 20 octobre 1884 ; le mémoire lui-même sera imprimé dans le journal de la Société, année 1884.

traire le suc et la quintessence d'une vaste bibliothèque poétique et de n'admettre dans notre petit musée que des maîtres. Cette idée n'a pas cessé un seul instant de nous guider dans notre choix : mais aussi, d'un autre côté, en feuilletant une masse de volumes épars devant nous, nous nous sommes efforcé de rechercher surtout ce qui peut plaire à un esprit curieux, avide de connaître la Chine sous l'aspect poétique. Surtout nous avons voulu mettre de la variété dans ces extraits, membra disjecti poetæ : le lecteur jugera si nous avons réussi.

III

Quant à notre traduction, nous n'avons nulle mauvaise grâce à demander pour elle l'indulgence des savants sinologues de notre époque : on sait quelle peine déjà l'on éprouve à faire passer exactement en français une page écrite en allemand ou en anglais, et combien grande est celle

qu'il faut se donner lorsqu'un s'attaque à un morceau poétique emprunté à l'une de ces deux langues. Ces difficultés sont doublées, que disons-nous? quadruplées, quand il s'agit d'une langue comme le chinois et d'une poésie telle que la poésie chinoise. Les génies des deux langues, aussi bien que ceux des deux peuples, sont aux antipodes les uns des autres. La phrase et la pensée chinoise se refusent souvent à se laisser rendre en une forme française : s'il ne fallait que traduire en français les mots chinois et sous chaque caractère placer un équivalent, la tâche serait relativement aisée : mais il faut viser un but plus élevé, il faut, selon l'expression de M. Laboulaye, transporter en notre pays le génie du peuple chinois. Traduire a déjà son mérite : ce n'est pas assez cependant de faire une traduction suivant pas à pas le texte ; le traducteur a une carrière beaucoup plus vaste, nous dirions même, beaucoup plus noble à parcourir : il doit devenir l'interprète de l'auteur, et, pénétré des idées, des sentiments du peuple auquel ce dernier appartient, rendre, non pas seu-

lement la lettre, mais l'esprit de son œuvre. Là est le vrai talent. Aussi donc, pour « habiller convenablement à l'euro-péenne » les poésies chinoises, est-il nécessaire d'avoir fait une étude spéciale, attentive, méticuleuse, des idées, mœurs et coutumes de ce peuple étrange, d'avoir acquis une connaissance assez approfondie de son histoire, de sa morale, de sa philosophie, d'avoir résidé dans le pays qu'il habite en véritable observateur, et de s'être pour ainsi dire fait chinois soi-même ¹.

A la frontière de ce siècle, dans le temps que la science sinologique était encore en enfance, l'illustre Abel Rémusat prétendait que la langue poétique des chinois était intraduisible, souvent même

1. Les difficultés de la poésie chinoise viennent, tantôt de figures de langage empruntées aux trois règnes, ou de comparaisons dont on ne peut saisir les rapports qu'à l'aide d'une foule d'idées intermédiaires, et de connaissances spéciales, qui s'acquièrent moins dans les livres que dans le commerce et la société des lettrés ; tantôt elles naissent d'allusions aux superstitions, aux contes et aux traditions populaires, aux fictions de la fable et de la mythologie ou aux opinions fantastiques des chinois. (Stanislas Julien, *Histoire du Cercle de Craie*, préface, p. x.)

inintelligible et il la stigmatisait du nom d'ingénieux galimatias ¹. *C'était beaucoup exagérer. Sans doute, en face de quelques poésies légères intercalées dans un roman, le savant professeur (il l'a avoué lui-même) perdit son chinois. Mais il n'en fut pas de même pour son successeur et élève, le grand Stanislas Julien : Celui-ci montra victorieusement plus tard que, par une érudition acquise et un travail assidu, on pouvait arriver, en Europe, à comprendre et à traduire exactement la poésie chinoise.*

En effet, grâce à la lecture et à l'étude approfondie du Livre des Odes et des poésies de l'époque de Tang, et surtout grâce à des recherches consciencieuses et adroitement dirigées dans les nombreux recueils que les chinois ont eux-mêmes composés pour expliquer les difficultés des poètes chinois, on ne saurait manquer de résoudre les énigmes rencontrées à chaque pas. En outre, le contexte

1. Préface du roman *les deux Cousines* : « la poésie chinoise est véritablement intraduisible, on pourrait peut-être ajouter qu'elle est souvent inintelligible (A. Remusat, *Yu-Kiao li*, tome I, p. 63.)

aide beaucoup à les déchiffrer, ainsi que la connaissance de la vie de l'auteur, des incidents de son existence, de l'histoire et des mœurs du temps et enfin du génie même du peuple chinois. Souvent, dans des pièces excessivement ténébreuses, on parvient à l'aide de la pratique acquise, ou par intuition, à saisir ce que le poète a véritablement voulu dire sous le brouillard dont il a parfois enveloppé sa pensée.

Il n'entre point dans notre plan de discourir longuement sur les difficultés de la poésie chinoise et sur les moyens aux quels on peut recourir pour en triompher : le cadre étroit de cette introduction n'y suffirait certainement pas. En quelques lignes rapides nous allons nous contenter d'effleurer le sujet, nous réservant d'y revenir plus tard, avec tous les détails nécessaires, dans un travail que nous préparons.

La plus grande difficulté de la poésie chinoise constitue en même temps l'un de ses plus beaux ornements : c'est l'emploi constant des Tien-Kou ou expressions allégoriques ou métaphoriques, allusions

à des traits d'histoire, à des usages anciens ou à des légendes ante-historiques. On sait qu'il existe déjà dans la prose élevée et que, dans la haute littérature, quelquefois même dans la littérature populaire, il faut être prêt à se mesurer avec lui. En règle générale, les écrivains chinois ont la démangeaison de briller; ils aiment faire parade de leur savoir (c'est là une conséquence funeste de leur amour pour les anciens) et se plaisent à céler leur pensée sous un amas de fleurs et d'épines : ils semblent n'avoir jamais su deviner le précepte de Pascal : « Il faut se renfermer le plus possible dans le simple naturel. » Cet usage de Tièn-Kou, encore pondéré chez les prosateurs, n'a point de bornes, pour ainsi dire, chez les poètes.

Dans la préface de sa traduction du roman *Les deux jeunes filles lettrées*, Stanislas Julien s'est étendu comme à plaisir sur ces obstacles littéraires qu'il avait rencontrés à chaque pas ¹. Il a fait res-

1. Comparez la préface à sa traduction du *Cercle de Craie*, passim.

sortir avec une légère pointe de satisfaction la peine qu'il s'était donnée pour les vaincre, et la gloire qu'il semblait avoir eue à réussir dans cette lutte. A dire vrai, et ceci soit dit sans attaquer le mérite de qui que ce soit, il n'est plus malaisé, avec de la patience et du travail, de dompter en Europe ces difficultés : on y possède en effet sous la main des secours inappréciables qu'il serait presque impossible à l'heure actuelle, de réunir en Chine même : le fonds chinois de la Bibliothèque nationale, un des plus riches qu'il y ait au monde entier, aurait pu rivaliser avec la fameuse bibliothèque de l'empereur K'ien-loung : il possède quantité d'ouvrage excessivement rares que l'on ne peut plus maintenant se procurer en Chine, malgré les plus patientes et les plus laborieuses recherches. Sans compter le P'eï-ouen-yun-fou, ce grand thesaurus de la langue chinoise (dont il existe au reste à Paris plusieurs exemplaires), et les mines inépuisables des grandes encyclopédies, on y trouve presque tous les recueils d'allusions composés par les chinois pour venir en aide à l'étudiant

poète : tels que le Pô-meï Kou-che, le Houang meï Kou-che, le Sin 'yuan Kou-che, etc., outils indispensables du sinologue. Il suffit de parcourir avec soin et discernement ces ouvrages pour y découvrir la clef des prétendues énigmes de la poésie chinoise.

Stanislas Julien affirmait que cette tâche serait réduite à néant si l'on pouvait avoir un lettré à côté de soi : il regrettait même de n'en avoir pas eu un pour l'aider dans ses travaux. « Pour arriver à comprendre sans peine ces Tien-Kou, disait-il, il faudrait consulter d'habiles lettrés qui, au premier coup d'œil, peuvent tout comprendre et tout expliquer, et dont le secours inappréciable fait à la fois disparaître les obstacles littéraires et le mérite de la difficulté vaincue ¹. » Si Stanislas Julien avait connu ceux que l'on décore généralement du nom de lettré, en Chine, il ne se fut probablement pas prononcé si doctoralement, il n'eut sans doute pas envié si fortement le sort des sinologues de Chine,

1. Cf. Préface du Cercle de Craie, p. xxix.

s'il avait pratiqué les lettrés dont il parlait. La plupart de ces gens de pinceau que les européens peuvent prendre à leur service sont loin d'être des savants : à une science parfois trop superficielle, ils joignent fort souvent un aplomb et une suffisance que rien ne semble arrêter ; à entendre les explications qu'ils ne manquent jamais de vous fournir, vous les prendriez pour des puits de science. La vérité est, que, pour ne pas « perdre la face », ils ont toujours une réponse prête quand vous leur demandez la solution d'un problème littéraire quelconque, et ils vous la donneront immédiatement, qu'elle soit bonne ou mauvaise, plausible ou exagérée. Si donc, vous n'êtes pas à même de diriger et de contrôler votre lettré, ou de lui prouver, pièces en mains, qu'il s'est trompé, si vous vous contentez d'écrire sous sa dictée, comme l'ont fait et le font encore malheureusement beaucoup de gens en Chine, vous serez fatalement induit en erreur. Sans doute il y a des exceptions, mais combien peu nombreuses ! un lettré vraiment savant ne reste pas sur le marché, il passe ses examens, réussit, et

s'ouvre ainsi la voie des mandarinats, et, par suite, celle de la fortune. En général, les Européens n'ont à leur service que les moins lettrés des lettrés.

Outre les Tien-Kou, il faut encore compter avec la concision naturelle du style poétique, et avec les ellipses et les sous entendus fréquents qui en sont la conséquence immédiate; l'euphonie elle-même pour un rôle prédominant : en prose elle est déjà assez sévère; en poésie, elle devient tyrannique. Le poète chinois n'aurait garde de manquer au précepte célèbre de Boileau : Il est un choix de mots, etc. A tel point que les règles les plus élémentaires de grammaire et de syntaxe qu'on a apprises dans les livres sont à chaque instant violées : souvent même on se tromperait étrangement si l'on s'avisait de les appliquer à la lettre. Enfin la rime, aussi sévère dans ces vers chinois que dans les vers français, ne fléchit pas toujours au joug de la raison, et elle fait souvent, comme l'euphonie, qu'un mot, qui, adverbe, devrait être placé le quatrième dans un vers de cinq syllabes, devant un verbe, est mis après

*ce verbe, contrairement à la règle de syntaxe, pour rimer avec le vers suivant*¹.

Il résulte de ces diverses difficultés qu'il y a un certain nombre de pièces, écrites en haut style poétique

Dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassés,

et qui sont tellement vagues et obscures que l'on peut soi-même en tirer un sens plausible tandis que deux lettrés indigènes, pris séparément, en trouveront deux autres également acceptables, mais dis-

1. Ce serait une erreur de ne chercher que la pensée dans la poésie lyrique : le sentiment en est l'âme et souvent il s'exprime par l'harmonie des mots bien plus que par leur sens. L'ode est une musique qui traduit directement les impressions par des sons. Souvent même, en l'absence des sentiments et de la pensée, la mélodie du langage flatte l'oreille et berce l'esprit dans une vague émotion (Demogéot, *Histoire de la littérature française*, Poésie, des Troubadours. Il en est ainsi d'un grand nombre de poésies chinoises : l'habillement européen, loin de les présenter sous un aspect plus agréable ou plus intéressant, les défigure ou les enlaidit, les rend pâles et décolorées. Pour en saisir les beautés ou les mérites, il faut être à même de les lire *facilement* dans leur langue originale.

semblables et différents du premier. Nous avons fait nous-même cette expérience. Disons toutefois que le cas est rare et que, chez les poètes modernes, on ne trouve pas beaucoup de ces pièces à double entente. Il n'en existe aucune dans le recueil que précède ces pages : sur un très petit nombre de vers ou d'expressions, les sinologues ou les savants indigènes ne pourront peut-être pas être d'accord ; ils ne manqueraient pas sans doute de critiquer ou de contester quelques-unes de nos manières de les rendre : mais ce ne seraient là, après tout, que des observations de détail qui ne porteraient nullement sur le morceau lui-même.

Nos traductions, ont d'ailleurs été faites avec le plus grand soin et nous avons toujours recherché non pas seulement la fidélité la plus absolue de l'esprit, mais encore, autant que faire se peut, celle de la lettre même : aussi nous sommes-nous efforcé de rendre chaque vers chinois par une phrase française correspondante. Ce travail, singulièrement ardu, ne laissera pas d'être utile aux personnes qui désirent comparer la traduction à l'original.

Il ne faut pas toutefois se dissimuler que, si exact et si scrupuleux que l'on soit, on ne peut jamais reproduire les beautés du texte. Faire passer en français les poésies chinoises, c'est à peu près comme si l'on barbouillait une copie d'un tableau de Rubens ou de Raphaël. Au dernier siècle, l'on avait spirituellement comparé le commerce des traductions à un revers de tapisserie qui ne retient que les linéamens grossiers des figures finies que le beau côté représente. Nous nous estimerions heureux si l'on appliquait cette comparaison à ces pages, car ce serait au moins la meilleure preuves qu'elles peuvent donner une idée des originaux chinois.

Dans les notes qui accompagnent chaque pièce, — notes que l'on trouvera peut-être déjà trop nombreuses, — nous n'avons pas eu la pensée de faire briller une vaine érudition. Nous avons impitoyablement retranché ce qui était du ressort d'un commentaire proprement dit pour n'y laisser que ce qui était indispensable à l'intelligence de la traduction et du texte. Toutes les citations qui y ont été

faites, — le plus souvent fournies par les recueils dont il a été question plus haut, — ont été collationnées et revues dans les ouvrages d'où elles parviennent. Ces notes ne sauront manquer d'être utiles, croyons-nous, non-seulement aux personnes qui voudront recourir aux originaux, mais aussi à celles qui auraient le désir de traduire d'autres poésies chinoises, en leur épargnant des recherches souvent longues et pénibles.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



YUAN TSEU-TS'AI

(1716-1797)

Né à Hang-tchéou, capitale de la province de Tché-kiang, sous le règne de l'illustre K'ang-hi, contemporain et rival asiatique de Louis XIV, Yuan Tseuts'ai se distingua de bonne heure dans l'art d'écrire, et, à l'âge de vingt-et-un ans, sa profonde érudition, son style sobre et élégant le firent recommander au souverain pour passer un examen spécial auquel étaient conviés tous les savants de l'empire. Il échoua cependant à ce concours, mais l'échec qu'il subit fut dû, paraît-il, aux jalousies de quelques vieux examinateurs qui ne pouvaient pardonner

à un jeune homme imberbe d'être à même de lutter contre des lettrés « blanchis sous le harnois. » Yuan Tseu-ts'ai montrait peu après qu'il avait été digne de descendre dans cette arène littéraire : en deux ans, il passait rapidement *kiu-jen* ou licencié, et *tsin-che* ou docteur (1738-1739). Admis dans le sein de l'Académie des Han-lin, il ne peut toutefois continuer longtemps de collaborer aux doctes travaux de cette société, la connaissance de la langue mandchoue lui ayant fait défaut, et, en conformité des règlements minutieux qui régissent les études chinoises, il fut envoyé dans le Kiang-nan en qualité de *tche-hien* ou magistrat de district. Dans les divers endroits où il exerça cette charge, et notamment à Nan-king, l'ancienne capitale du Sud, Yuan s'acquît un renom d'habile et intègre administrateur plein de zèle, juste et équitable, compatissant aux maux du peuple, il s'efforça d'être le père de ses administrés. Signalé à plusieurs reprises à l'empereur pour son intelligence et son aptitudes des affaires,

il semblait appelé à parcourir une brillante carrière dans l'administration : malheureusement, une maladie due à un travail trop surchargé — car il menait de front les études littéraires et les obligations de son poste—l'obligea pour quelque temps à se reposer dans sa famille. A peine remis, envoyé dans le Chan-si, il ne put s'entendre avec ses chefs, et il se décida pour lors à renoncer à la carrière officielle pour ne plus s'occuper que de poésie et de littérature.

Afin de n'être point distrait de ses études par les soucis du monde, il fut se fixer dans un jardin qu'il avait acheté aux portes de Nan-king, alors qu'il était l'un des tche-hien de cette ville. Amoureux et adorateur de la nature, il s'appliqua à embellir ce jardin et à l'orner de tout ce que les beaux arts chinois pouvaient lui offrir. *Ce luogo d'incante* devint en quelque sorte une académie littéraire. Yuan y réunissait souvent des amis et des confrères pour faire des joûtes de poésie en buvant du vin à l'ombre « des saules et

des bambous », et, comme parle Pellisson dans son *Histoire de l'Académie*, « pour goûter en commun les plaisirs de la société des esprits et de la vie raisonnable. » Plusieurs lettrés de talent fixés à Nan-king se déclarèrent ses disciples : quelques bas-bleus, abandonnant l'aiguille pour le pinceau, les imitèrent et furent admis aux séances. Yuan devint un critique poétique : de tous côtés on venait lui soumettre des poésies, lui demander ses opinions, ses conseils. Tout homme de lettres qui passait près de Nan-king ne manquait jamais d'aller saluer le poète et visiter son jardin. Yuan Tseu-ts'aï employa ainsi la seconde partie de sa vie à des occupations littéraires, à des discussions, critiques et causeries sur les Belles-Lettres. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans et mourut la deuxième année du règne de Kia-king (1797).

Yuan Tseu-ts'aï fut presque universel : tour à tour philosophe, critique, historien, biographe, poète, nouvelliste, il mériterait de plus d'être appelé le *Brillat-Savarin*

chinois. Il nous a laissé, en effet, un manuel de cuisine et de physiologie du goût, où la cuisine est considérée comme une science, qui n'est pas la partie la moins curieuse de ses œuvres. Mais, de l'aveu même des lettrés, ce fut dans le genre poétique qu'il réussit le mieux. « La poésie, dit son biographe ¹, n'avait plus de difficultés ni de secrets pour lui; il atteignit en ce genre une hauteur à laquelle nul n'était encore parvenu. Aussi tous, depuis les plus hauts fonctionnaires jusqu'aux commerçants et aux colporteurs, ne peuvent se lasser d'estimer et d'admirer la collection de ses poésies. Sa renommée se répandit même au delà des mers, et des gens des îles de Liéou-kiéou vinrent à Nan-king dans le dessein unique d'acheter ce recueil. » La quintessence de l'admiration des lettrés chinois pour l'œuvre de Yuan Tseu-ts'ai se trouve pour ainsi dire renfermée dans les lignes suivantes de son

1. *Li Yuan-tou*, Biographie des hommes illustres de la dynastie actuelle.

biographe : « De tous ceux qui, depuis plus de cent ans, se sont plu à parcourir les montagnes et les forêts et qui se sont fait un nom dans les Belles-Lettres, nul ne peut lui être égalé. »

Comme La Fontaine, Yuan Tseu-ts'aï semble avoir eu peur des longs ouvrages il n'a guère produit, en effet, que des petites pièces, des miniatures poétiques, mais toutes sont finement ciselées et valent certes mieux que bien des poèmes. Doué d'une âme tendre et d'une imagination émue, il a su mettre dans ses vers de jolis traits de sentiment, de gracieuses images, une vivacité et une vérité de description qui charment et enchantent. Son vers facile coudoie la prose : pas de recherches, pas d'affectation ; Yuan, disait-on, s'applique à parler en vers. Sa Muse est *pédestre*, mais le terrain où elle marche est parsemé de fleurs. Notre poète ne se charge point de détails inutiles, ni de tournures lourdes et obscures. Sans doute, il fait souvent appel aux allusions historiques ou littéraires, ou aux figures des

anciens temps ; chez lui, toutefois, ce n'est pas un étalage de science : il s'assimile ces expressions des vieux auteurs, les fait entrer dans ses vers sans aucune violence, et

Tâche de rendre sien cet air d'antiquité.

Les écrits de Yuan Tseu-ts'ai ont été réunis à ceux d'un certain nombre de ses disciples et amis, membres de cette académie dont il était président, et ce recueil considérable (il comprend *huit t'ao* ou volumes) a été publié sous le titre de *Soueï-yuan san che tchoung*, les trente espèces d'ouvrages du jardin de Soueï¹. L'œuvre seule de Yuan se compose de poésies, épitaphes, inscriptions, biographies, préfaces, récits, dissertations, jugements et critiques littéraires, et d'un manuel de cuisine (allusion y a été faite plus haut), d'après lequel on peut juger

1. *Soueï-yuan* jardin de Soueï, était le nom que Yuan avait donné à son parc, d'après celui de son ancien propriétaire.

que Yuan n'était pas seulement un littérateur distingué, mais aussi un fin gourmet ¹.

1. Consulter sur ce poète et ses œuvres notre mémoire citée plus haut, *Un poète du XVIII^e siècle*, etc.

I

PRIS DANS LES GLACES ¹

(Livre XX du recueil des poésies de Yuan).

Le vent du nord a soufflé et l'eau est devenue pierre :

On n'entend plus le bruit des vagues, et les deux rames sont droites (dans la glace).

Le Souverain céleste ² décevait les hommes : je ne puis plus avancer :

Il a enfermé mon bateau au centre d'une région de cristal ³,

Dont la longue gaffe et la large hache ne peuvent entamer la dureté.

En brisant la glace on ne fait que des trous vastes et profonds ⁴ ;

Mille mats se dressent comme les branches d'un fagot et dix mille voix chantent,

La chanson « Ne traversez pas la rivière ⁵ » et ne se reposent point.

Comme je n'ai pas les boules de feu de la famille Tsiaô ⁶,

Et que je ne possède pas le feu des puits du pays de Chou ⁷,

Aller de l'avant ne m'est point possible,

Reculer n'est pas chose plus aisée ⁸...

Mais j'aperçois à l'Orient une ligne rougeâtre,

Et je sais que le soleil du matin arrive à mon secours ⁹.

NOTES

1. La traduction complète du titre est : En passant par Tan-yang (ville du département de Tchen-kiang, province du Kiang-son), le bateau du poète est pris dans les glaces et ne peut avancer : triste, le poète compose les vers suivants.

2. Ainsi nous rendons *l'ien-houng*, litt. seigneur du ciel.

3. Yuan s'est servi ailleurs de cette expression *chouëï-tsing-yu*, région de cristal, pour désigner par métaphore des carreaux ou vitres, voir notamment, livre XX de ses poésies, la pièce intitulée *Réponse à quelqu'un qui demandait des renseignements sur le jardin de Souëï*, dans laquelle le poète décrit avec un brillant coloris son parc favori ; parlant d'un des kiosques qui s'y trouvait, il dit :

Au delà de la région de cristal, on admire la rosée et
la belle nature,

c'est-à-dire que par les vitres on pouvait apercevoir le paysage environnant.

4. Litt. on fait des trous (profonds) comme un ciel inférieur, avec la hache et la gaffe : i. c. la glace est tellement dure qu'on ne peut pas la briser et qu'il n'est possible que d'y faire des trous.

5. Cette chanson date du temps des Han : on la trouve dans le *Kou t'ang che Hó-kié*, collection de poésies anciennes et du temps des T'ang, avec commentaires, par Ouang Yaô-kin, livre I, et l'ouvrage intitulé *Ló-fou tsa-lou*, Recueil de chansons diverses (dans l'encyclopédie *T'ang tai ts'oung-chou*, partie III, de You an-tsié des T'ang ; elle a pour titre *K'oung-'héou yn*, sujet pour la guitare. Elle fut composée par Li-yu, femme d'un certain T'seu-Kaô, lequel raconta un jour qu'un vieillard, averti de ne pas traverser une rivière en courroux par sa femme, négligea cet avis et fut noyé, que cette dernière prit une guitare, chanta une élegie puis se jeta à l'eau. Li-yu fut tellement émue par cette histoire qu'elle en improvisa la chanson en question :

Ne traversez pas la rivière ;

Si vous voulez absolument la traverser,

Vous tomberez dans la rivière :
Et que deviendrez-vous alors ?

6. *Tsiaó kia ouan*, litt. pilules de la famille Tsiaô : allusion à un fait rapporté dans le *Hèou Han-chou*, Annales des Han postérieurs, Biographie de Tsang Houng : un certain Tsiaô 'Hô, préfet de Ts'ing-Théou, craignant que les rebelles ne profitassent de ce que la rivière était gelée pour passer sur la glace et attaquer la ville, fit faire des *chien ping ouan*, pilules pour détruire (faire fondre) la glace, et les jeta sur la glace qui fondit. Les rebelles, voyant leur but manqué, se dispersèrent. Ces boules devaient sans doute être des espèces de fougasses.

7. Le pays de Chou est la province actuelle de Ssetch'ouan : sur les puits de feu qui y existent, voyez Pauthier, Chine. tome I, pp. 16 et suivantes.

8. Allusion à un passage du Che-King, Livre des Odes, *Kouó-foung, Regnorum Mores*, Ode 160, où il est question d'un vieux loup, *qui si vult prorsum currere, impeditur a pendula e collo carne, si retrorsum cedere, a grandi causa implicatur*. Les deux premiers caractères de deux vers de Yuan sont tirés de cette phrase du Che-king : *Lupus impingit suo paleari, nisi offendit suam eaudam* (Trad. du P. Zottoli, tome III, p. 123).

9. Le soleil fera fondre la glace et déivrera la barque du poète.

II

LA MOUSSE ¹

Là où les rayons du soleil ne parviennent jamais,
Au vent printemps, la mousse ne manque point
d'apparaître :
Ses fleurs sont aussi petites que des grains de
riz,
Mais néanmoins elles s'ouvrent à l'imitation des
pivoines.

III

ASSIS AU BORD DE L'EAU AU COUCHER DU SOLEIL ²

Tranquillement assis sur le bord du ruisseau oc-
cidental,

1. Livre XVIII.

2. Livre XIII.

Lorsque le brillant soleil est à son déclin, la
brise du printemps
M'apporte dans son souffle un tel mélange de
parfums
Que je ne puis discerner de quelles fleurs ceux-ci
proviennent.

IV

LA FEUILLE SÈCHE

Les plantes et les arbres qui sont en ce monde,
Ont un temps marqué pour vivre et pour mourir :
La feuille sèche jette un regard de regret vers la
haute branche ¹ ;
Elle sent elle-même qu'elle n'a plus sa couleur
primitive ².

1. D'où elle est tombée.

2. Elle est tout à la fois honteuse et pleine de regrets
d'être desséchée et jaunie.

V

DANS LA NUIT FROIDE

Dans la nuit froide, la lecture m'a fait oublier
l'heure du sommeil.

Les parfums de ma couverture dorée se sont évaporés¹,
le foyer ne fume plus :

Ma belle amie, contenant à peine sa colère, m'arrache
la lampe,

En me demandant : « Savez-vous quelle heure il
est ? »²

1. Les élégants Chinois ont accoutumé d'imprégner de parfums subtils, avant le coucher, leur lit et leurs couvertures.

2. Litt. quelle veille il est ? On sait que les Chinois divisent la nuit en un certain nombre de veilles.

VI

LES FLEURS DU SAULE

Les fleurs du saule sont semblables aux flocons
de neige;
Comme eux, elles n'ont point d'intention arrêtée :
Elles ne se soucient pas de savoir où elles se re-
poseront ;
Elles suivent seulement le vent qui les entraîne.

Comparez à cette jolie pièce le morceau du poète fran-
çais Arnault :

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien :
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la montagne au vallon ;
Je vais où le vent me mène

Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.



Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION... ..	1
--------------------	---

Léou Ki (1311-1375)

Notice biographique.....	1
I. Le poète pense à sa belle.....	4
II. Chanson de la courte destinée.....	7
III. Arrivée du poète, le matin, au monas- tère de Siang-fou.....	8
IV. Le chemin de la capitale.....	9

Yang Ki (vers 1400)

Notice biographique	11
--------------------------	----

I. Au moment de se séparer de Tch'en Che-min, son ami.....	13
II. Exhortation à boire.....	15
III. Par une nuit d'été.....	18

Soung Chi (15..-16..)

Notice biographique.....	21
I. L'équinoxe du Printemps.....	23
II. La mort d'un loriot.....	28
III. A la frontière.....	30

Yuan Tseu-ts'ai (1716-1797)

Notice biographique.....	33
I. Pris dans les glaces.....	40
II. La mousse.....	44
III. Assis au bord de l'eau au coucher du soleil.....	44
IV. La feuille sèche.....	45
V. Dans la nuit froide.....	46
VI. Les fleurs du saule.....	47

K'ien-loung (1710-1799)

Notice biographique	49
---------------------------	----

I. Sur une pendule..... 56
 II. Capture d'un terrible tigre..... 61

Tseng Kouô-fan (1811-1872)

Notice biographique..... 65
 I. Sur son trente-troisième jour de naissance..... 73
 II. L'orgueilleux serviteur..... 76
 III. Improvisé après un emménagement... 79
 Élégie allégorique (1884)..... 83

